

XYZ. La revue de la nouvelle

Au bout du fil

Isabelle Grégoire

Numéro 92, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/3019ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer
Publications Gaëtan Lévesque

ISSN 0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, I. (2007). Au bout du fil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 29–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Au bout du fil Isabelle Grégoire

JE DÉTESTE le tissu glissant et cette senteur de javel des draps d'hôtel de chaîne. Et il fait trop froid dans cette chambre, avec la clim qui ronfle comme un vieux frigo. Ça fait vingt-quatre heures qu'on est arrivées aux chutes Victoria et je n'ai pas fermé l'œil. Mais l'autre, elle s'en fout : Madame a toujours chaud, elle ne peut pas dormir dans l'humidité, qu'elle dit, alors elle nous fait vivre dans une glacière. Non mais, je vous le demande : quand on ne supporte pas le climat tropical, pourquoi venir au Zimbabwe ?

Je le sens mal, ce séjour. Le voyage, déjà, était pourri. La route était interminable, cahoteuse, et j'ai eu la nausée tout le long à cause de l'écœurant parfum sucré de ma compagne. Enfin, compagne, c'est vite dit : je ne l'ai pas choisie. On me l'a imposée. D'accord, j'exagère, la colère m'égaré. Il faut que je me repose. J'en ai plein les pattes ! Si je ne dors pas cette nuit, demain, je pars à la première heure. Mais inutile de me carapater maintenant : je suis si fatiguée que je ne saurais même pas où aller.

Quand je pense qu'on était si bien dans notre petit hôtel de brousse, au milieu du parc national de Hwange. Ça c'est mon genre ! Une cabane perchée sur des pilotis, ouverte aux vents et aux insectes, avec une toile en guise de porte et même pas de barbelés électriques pour empêcher les lions d'entrer sur le terrain. La vraie nature, quoi. Même la cavalcade des singes sur le toit ne me gênait pas : ça me berçait.

Rien à voir avec ce gros bloc de béton, bondé d'explorateurs en bermuda et appareils photo, où nous logeons maintenant. Ah ! il est bien nommé, l'Elephant Hills Hotel de Victoria Falls : il est aussi gris, lourd et moche que l'animal qu'il désigne. Ils n'ont pas l'air de savoir, les propriétaires, que des éléphants, il y en a trop aujourd'hui dans ce pays — parce qu'on ne les chasse plus. Ces goinfres occupent les trois quarts de leur temps à s'empiffrer. Ils cassent les arbres pour avaler les feuilles et menacent l'habitat de plusieurs espèces d'oiseaux, de petits mammifères et, surtout, d'insectes.

Parlant de manger, je croquerais bien quelque chose. Le barbecue du souper m'a laissée sur ma faim. Les chenilles grillées et pimentées, très peu pour moi. De toute façon, je n'aurais pas pu me faufiler parmi les babouins agglutinés comme des mouches autour du buffet. Ici, les singes fourrent leur museau partout, ils se servent à même les plats avec leurs longs doigts aux ongles bleuâtres. Pouah ! J'espère pouvoir déjeuner avant eux demain matin.

Quand Ariane Fillion — c'est comme ça qu'elle s'appelle — a éteint le néon aveuglant de la salle de bains, j'ai cru que j'allais enfin pouvoir m'assoupir. Mais lorsqu'elle en est sortie, son pyjama empestait tellement l'insecticide que j'ai failli être asphyxiée. Je n'ai pas bougé, j'ai fait la morte dans les replis de la couverture. Elle m'a ignorée et s'est couchée avec un gros livre. Zut ! Quand elle s'est décidée à fermer la lumière, les énormes chiffres fluo du réveil marquaient minuit.

À ce moment précis, toutes les bestioles de l'Afrique australe se sont attroupées sur notre balcon, se battant pour décrocher une place sur les ampoules. Stridulations, vrombissements, crissements, grouillements, craquètements, bourdonnements... quel raffut ! D'ordinaire, je ne me soucie guère du chant des insectes, au contraire. Mais là, ils dépassaient les bornes. J'en ai fait taire quelques-uns à jamais, regrettant de ne pouvoir les trucider tous.

Ma besogne accomplie, j'ai sombré. Pas pour longtemps. À cinq heures trente, la sonnerie du téléphone a retenti si fort que j'ai d'abord cru à une sirène d'incendie. J'étais léthargique et tellement écrasée sous les draps qu'on aurait dit qu'une horde de phacochères pressés d'éteindre un feu de savane m'était passée sur le corps. Ariane Fillion a fini par décrocher.

— Ah c'est toi, mon amour ! Comment tu vas ? a-t-elle bafouillé, d'une voix pâteuse... Oui, je dormais. Il est 5 h 30, ici, mais ce n'est pas grave, je suis contente de t'entendre...

C'était son mari, au bout du fil. Il appelait du Canada. Avec une femme agente de voyages, il devrait savoir qu'il y a un décalage horaire, avec le Zimbabwe, non ?

— C'est notre dernier jour aux chutes Victoria, ce matin c'est l'expédition en rafting. J'ai hâte mais j'ai un peu peur. Paraît que le Zambèze n'est pas de tout repos...

Quand j'ai entendu ça, ça m'a donné le goût d'y aller. Le danger, moi, ça m'allume.

— Mais non, je ne vais pas lâcher. J'ai juste une petite appréhension, c'est tout... C'est sûr que ça va être génial, j'ai hâte de te raconter tout ça... On se voit après-demain. Je t'aime. Bisous.

Après avoir raccroché, Ariane Fillion s'est enfermée dans la salle de bains pour se doucher. J'en ai profité pour inspecter sa valise, grande ouverte. Je suis curieuse, c'est dans ma nature, et j'aime savoir à qui j'ai affaire. Ce que j'ai découvert m'a sidérée : une collection de dessous à faire rougir la reine Victoria, des dentelles froufrouantes, des broderies arachnéennes... Quelle idée d'apporter ça ici ! Elle compte séduire un zèbre, un gnou, ou quoi ? J'allais comprendre assez vite que ce n'était pas une bête sauvage que cette brune et mince coquine prévoyait de prendre dans ses filets.

J'ai suivi Ariane jusqu'à la salle à manger de l'hôtel, vaste réfectoire sans âme où le petit déjeuner était servi. On y a retrouvé notre groupe, encore mal réveillé : six agents de voyages québécois — cinq femmes et un homme — invités par le ministère du tourisme zimbabwéen pour vendre des circuits dans le pays à des clients fortunés.

Un garçon que je n'avais encore jamais vu, un grand blond athlétique avec des yeux de tigre, nous a rejoints. À côté de moi, sur la banquette, j'ai senti Ariane Fillion tressaillir.

— Bonjour tout le monde ! Je m'appelle Phil Laliberté, je serai votre guide de rafting ce matin, a-t-il dit en découvrant des dents très blanches et en donnant à chacun une solide poignée de main.

J'ai cru remarquer qu'il a tenu les doigts d'Ariane un peu plus longtemps que les autres. Il a expliqué qu'il était Québécois — rien qu'à l'entendre, on avait compris — et travaillait sur la rivière Jacques-Cartier, au Québec, avant de s'installer ici voici cinq ans. Puis, il a entrepris de nous apeurer.

— Sur un classement de 1 à 6, les rapides du Zambèze sont cotés 5, a-t-il attaqué. Chaque année, on a des épaules luxées, des nez cassés, des chevilles foulées, parfois pire. Tout peut arriver en rafting : y compris la noyade, mais c'est rare. Parfois, le raft se renverse. Soit vous essayez de rattraper la corde, soit vous laissez le courant vous emporter, les pieds devant et les mains derrière la

nuque, comme si vous étiez dans un LA-Z-Boy. Compris ? Maintenant, s'il y en a parmi vous qui ne sont plus sûrs de me suivre, c'est le temps de le dire !

J'en ai surpris une en train d'avalier péniblement sa salive mais personne n'a eu envie de passer pour une poule mouillée. Nous nous sommes donc tous dirigés vers le minibus qui attendait devant l'hôtel pour nous conduire au lieu d'embarquement du rafting. Ariane s'est débrouillée pour s'asseoir à côté de Phil Laliberté. Comme j'étais collée contre eux, j'ai pu observer leur manège. De toute évidence, ces deux-là se connaissaient depuis longtemps : j'ai des antennes, moi, pour ces choses. À un moment, croyant que personne ne le regardait, Phil a effleuré l'arrière du genou d'Ariane, qui a ronronné si doucement que moi seule l'ai entendue.

Inutile de vous dire que ces simagrées m'ont horripilée. Ariane Fillion venait à peine de susurrer des mots mielleux à son mari, qu'elle était déjà en train de minauder avec un autre. Le mystère des dessous chics s'éclaircissait. J'ai alors résolu de poursuivre le voyage jusqu'au bout. Je me sentais prête à la filer, à rester dans ses pattes du matin au soir pour voir ce dont elle était capable.

Dans un nuage de poussière, le minibus nous a déposés au bord d'une falaise, qu'on a descendue péniblement jusqu'au fleuve pour rejoindre les rafts. Je me suis glissée dans le gilet de sauvetage, et hop ! c'était parti. En quelques secondes éclaboussantes, le premier rapide était franchi. Entre chaque saut, le répit était bref. Juste le temps d'apercevoir les profondes gorges du Zambèze, de saluer les crocodiles, et j'étais de nouveau immergée dans un bouillonnement d'écume. J'ai cru dix fois que j'allais me noyer, mais je me suis amusée comme une folle.

Il a aussi fallu faire du portage : en fin de saison sèche, le débit du fleuve n'est pas toujours assez puissant et il n'avait pas beaucoup plu ces derniers jours. En portant le pneumatique avec les autres, Ariane Fillion s'est tordu une cheville entre deux rochers. Phil Laliberté lui a fait un bandage en s'autorisant, l'air de rien, quelques caresses sur sa jambe blessée.

Notre raft ne s'est pas renversé mais, à l'arrivée, il a encore fallu escalader une vilaine falaise, sous un soleil capable de faire bronzer

un rhinocéros tartiné d'écran total. Au loin, j'ai entendu le vacarme des chutes Victoria, *Mosi-oo-Tunya*, comme on les appelle en langue shona : « La fumée qui tonne ».

Une fois à l'hôtel, les gens du groupe se sont donné rendez-vous à la piscine où Phil voulait offrir un verre à ses « vaillants coéquipiers » comme il a dit. Ariane est montée à la chambre se changer, j'y suis allée aussi. En un éclair, malgré sa cheville foulée, elle a troqué son maillot une pièce contre un bikini rose et noué un paréo fleuri sur ses hanches. Elle était si excitée qu'elle est ressortie en claquant la porte, sans s'apercevoir que j'étais derrière. Moi, je me suis offert une petite sieste, la piscine ne me tentait pas : j'avais eu assez d'eau pour la journée.

J'avais deviné qu'Ariane Fillion reviendrait vite. Moins d'une heure après son départ précipité, elle est rentrée en riant aux éclats, accrochée au bras de Phil Laliberté. Comme j'étais tapie dans un coin, ni l'un ni l'autre ne m'a vue. Ils s'embrassaient à pleine bouche quand j'ai risqué un œil hors de ma cachette. Ils étaient déjà nus comme des vers : l'infidèle n'avait même pas pris le temps d'enfiler sa lingerie de dévergondée. Quand ils ont commencé à cabrioler dans les draps, j'ai fermé les yeux. Mais j'ai tout entendu.

C'est alors que j'ai décidé de lui donner une leçon. De lui faire payer sa tromperie en la prenant au piège, en tissant ma toile autour d'elle. Pour cela, je le savais, il me fallait cesser de jouer les passagères clandestines. De toute façon, mon état me l'interdirait bientôt : le matin, j'avais constaté, dans le miroir de la salle de bains, que mon ventre ballonnait de plus en plus.

Avant de se jeter sur Phil, Ariane avait balancé son sac à main à l'autre bout de la chambre. Je m'y suis dissimulée pendant que les deux amants se rhabillaient. Ils ont sorti des boissons fraîches du minibar et échangé des banalités sur leurs vies respectives. Assommant ! Puis, sans se douter que je les accompagnais, ils sont descendus vers la terrasse du restaurant de l'hôtel, où le souper serait servi. À chaque pas, Ariane boitait un peu plus.

Je suis sortie du sac pendant le repas et j'ai grimpé le long de mon fil, entre la banquette et la table. Ce n'est pas Ariane Fillion qui m'a vue en premier mais une de ses collègues — la rouquine qui

avait du mal à déglutir ce matin. Une froussarde. Elle était sur le point d'avaloir une bouchée de steak d'autruche quand elle a remarqué ma présence, juste devant son assiette. Faut dire que j'étais une minorité drôlement visible avec mes huit pattes noires et velues sur la nappe immaculée! La rouquine s'est mise à couiner comme un porc-épic et a semé la panique dans le restaurant.

J'ai profité de l'émoi collectif pour détaier sous le siège. Les agents de voyages sautillaient comme s'ils avaient été piqués par un essaim de guêpes. Je n'avais pourtant encore touché personne! Pendant qu'ils me cherchaient partout, j'ai atteint ma cible: la cheville droite d'Ariane Fillion, celle qu'elle s'était tordue le matin, lors du portage. Je me suis faufilée sous le bandage, qui s'était distendu pendant ses contorsions de tout à l'heure avec Phil Laliberté. Et je l'ai mordue juste sous l'astragale, si discrètement qu'elle ne s'en est pas rendu compte. Puis, ni vue ni connue, je suis retournée me cacher au fond du sac d'Ariane — qui n'a pas soupçonné ma présence.

Dans l'avion du retour, le lendemain, l'infidèle a senti sa douleur. J'avais choisi d'être du voyage: je ne connaissais pas encore le Canada. Évidemment, et c'est ce que je voulais, elle a tout de suite pensé que l'enflure qui doublait le volume de son pied était due à la foulure de la veille. Incapable de la supporter, elle a dû retirer son espadrille dans laquelle j'ai passé le reste du vol.

Pour moi qui suis souvent entre deux valises, c'était plutôt chaud et douillet comme refuge. Beaucoup plus confortable en tout cas que la trousse de toilette, l'étui à lunettes, le bonnet de soutien-gorge, le maillot de bain, le gilet de sauvetage et le sac à main d'Ariane Fillion où j'avais voyagé ces derniers temps — roulée en boule ou aplatie comme une crêpe.

La chaleur, j'en ai eu bien besoin en débarquant à Montréal. On était en novembre et il neigeait à plein ciel. Heureusement, le mari d'Ariane Fillion, un type à l'air gentil, était à l'aéroport. Il lui avait apporté d'épaisses bottes doublées en mouton et j'ai plongé dans la droite avec délices. J'ai pu la garder pour moi seule car Ariane avait tellement mal au pied qu'elle tolérait à peine un bas de laine.

Après quinze jours de souffrances et trois diagnostics erronés — les médecins croyant eux aussi à une entorse —, Ariane Fillion a été admise à la clinique des maladies tropicales et parasitaires de l'Hôtel-Dieu. L'œdème était énorme et le pied nécrosé, presque noir. Elle a été opérée et on a décimé à coups d'antibiotiques les colonies de staphylocoques qui s'étaient infiltrées dans son corps avec mon venin. Mais ce qui a vraiment surpris les médecins, c'est lorsque mes dizaines de bébés araignées sont sorties de sa cheville. Semble qu'on n'avait pas vu pareille naissance multiple au Québec depuis celle des sextuplées Morissette, en 1942.